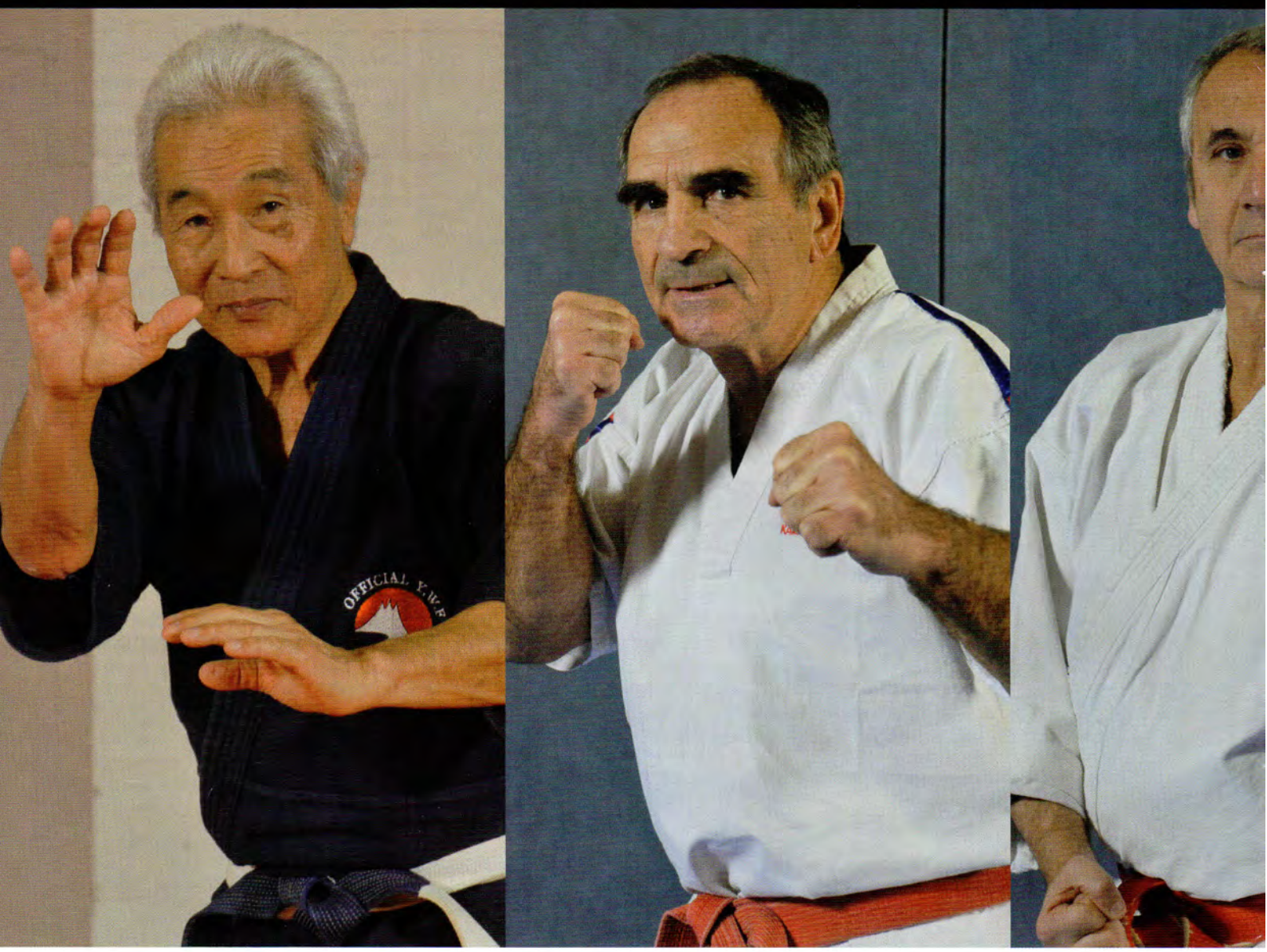


Qu'est-ce qu'un maître ?

LA TRANS

« Qu'est ce qu'un Maître de Karaté ? ». Nous avons posé la question à Hiroo Mochizuki, et, par ordre alphabétique, Bernard Bilicki, Serge Chouraqui, Jean-Pierre Lavorato, Dominique Valéra, tous 9ème dan de Karaté. Tous ont répondu à cette question avec beaucoup de sincérité, en démontrant par là-même que le Karaté, méthode de combat issue du Bushido, s'est parfaitement intégré dans notre culture occidentale. Ce dossier commence par une introduction de Roland Habersetzer. Dossier réalisé par Christian Courtonne. Photos Pierre-Yves Bénoliel.

De gauche à droite, Hiroo Mochizuki, Dominique Valéra, Serge Chouraqui, Jean Pierre Lavorato et Bernard Bilicki, tous ceinture noire de karaté 9ème dan. Photos prises à l'occasion du Master Classe organisé à Courbevoie en décembre 2014, à l'initiative de la ligue des Hauts de Seine et de son président, Jean Perbas.

MISSION

En 1957, un jeune karatéka de 21 ans du nom de Hiroo Mochizuki découvrait la France, et les champions d'une de nos méthodes de combat locales, la boxe française. Il confrontait les techniques de la B.F. avec celles de l'art martial qu'il apportait avec lui, et qui était alors inconnu : le Karaté.

La greffe a pris au delà de toute espérance. Dragon Magazine a rencontré les plus hauts représentants de cet art martial japonais en France, et a conduit une réflexion en profondeur sur celui-ci, débouchant immanquablement sur le Budo, en projetant le regard sur l'avenir de cette discipline.

Jugez-en : nous avons échangé avec bien sûr Hiroo Mochizuki, et, par ordre alphabétique, Bernard Bilicki, Serge Chouraqui, Jean-Pierre Lavorato, Dominique Valéra, tous 9ème dan de Karaté.

Le thème de la réflexion était : « Qu'est ce qu'un Maître de Karaté ? ».

Tous ont répondu à cette question avec beaucoup de sincérité, beaucoup de précision, en démontrant par là-même que le Karaté, méthode de combat issue du Bushido, s'est parfaitement intégré dans notre culture occidentale ; peut-être même s'y enrichit-il ?

Comme à notre habitude, ce dossier commence par une introduction de Roland Habersetzer, pertinent, parfois impertinent mais toujours d'une justesse et d'une exactitude incontournable.

Aux lectrices et lecteurs de se faire leur opinion.

Dossier réalisé par Christian Courtonne.
Photos Pierre-Yves Bénoliel.

MAÎTRE DE KARATÉ UN TITRE QU'IL FAUT

Maître en Karaté, comme dans n'importe quel Budo, est un qualificatif si vite lâché. Mais dès que l'on s'interroge plus avant, il y a largement matière à débat. Qu'est-ce qui fait un maître ? Qu'est-ce qui le fait se distinguer parmi tant d'autres, et qui permette de le reconnaître à coup sûr ? Par Roland Habersetzer.

On croise, dans la vie quotidienne, des maîtres-artisans de toute sorte (charpentiers, boulangers, bouchers, pâtissiers, vitriers,...). Ou encore des maîtres reconnus au niveau universitaire, les avocats, les notaires,... "Maîtres" en choses cernables, pour lesquels on peut délivrer un diplôme, un titre, un label. Le titre de maître, suivi d'une telle précision, a valeur d'expert reconnu, à l'habileté incontestable. Il évoque un domaine de compétence particulier, se base sur des critères clairement définis, ce qui est en soi déjà beaucoup. Mais ce n'est pas de cela que l'on veut parler ici. C'est au-delà d'un tel cadre que la problématique devient moins évidente. Car quid d'un..."Maître" "tout court"... ? Un "Maître" dans un dojo ?

Maître de quoi ?

Maître en Karaté, par exemple, s'ouvre en effet sur autre chose, d'essentiel, de difficile à cerner, chargé de potentialités, mais aussi de dérapages et d'impostures possibles. Quelle traduction donner au concept ? Car le dojo n'est-il pas cet "endroit où souffle l'esprit"...? On y crédite d'autant plus volontiers le "maître" de tant de potentialités. Celui-ci se situe dans notre imaginaire, et notre crédulité liée à l'enthousiasme même du pratiquant. Il est encore au-delà de ce sens de "maître d'armes" que l'Occident a connu dès le Haut Moyen Âge pour qualifier ceux qui avaient une connaissance et un don particuliers dans la pratique des armes (armes blanches puis armes à feu), une interprétation également perpétuée dans certains domaines pour qualifier l'excellence (ainsi, les maîtres en boxe française, ou en autres domaines spécifiques). Or en Budo, on donne assez facilement (force de l'habitude ? superficialité des mots ?) du "maître", "tout court"... Et c'est cette absence de référence à quelque chose de tangible qui me gêne. Car pas facile de lui donner un visage à ce "maître-là", un contour raisonnable, acceptable, indiscutable. Il est maître de quoi, exactement ? Où faut-il placer le curseur de sa maîtrise ?

Dans la tradition Budo on connaît les notions de Sensei (celui qui va devant, le professeur), de Shihan ou de Hanshi (le personnage de référence), de Tatsujin (l'homme "debout", "vrai"). Sont-ils pour autant des "maîtres" ? Il y a aussi, au-delà encore, le Meijin (homme "accompli", vraiment, exceptionnel et rare parce qu'incarnant quelque chose de plus que de simplement humain). Serait-ce là l'horizon auquel il convient de situer un "maître" ? On entre là dans le domaine du subjectif, loin de tout critère d'appréciation quantifiable.

Le problème est que l'Occident ajoute volontiers au concept de "maître" d'art martial une connotation spirituelle. Il en est de même en Amérique. L'approche d'une découverte faite en Orient, berceau de tant de recherches spirituelles dont les démarches interpellent, balaie très vite chez nous les réserves d'ordre cartésien d'un public prêt à s'investir avec passion. Et dans une telle attente, quasi viscérale, qu'on est prêt à refuser tout début d'analyse raisonnable... On y découvre LE Maître à penser, à pénétrer la philosophie de la vie, le guide tant attendu qui fait déboucher sur la sagesse, celui qui "sait" (en tout cas mieux qu'on ne pourrait le savoir soi-même, donc celui dont on a besoin pour mieux "être"). On est bien au-delà de la perfection technique, qui passe même parfois au second plan chez les adeptes inconditionnels. Toutes les barrières critiques tombent, dans une adhésion mentale qui fait abandonner toute prudence. Et là, cela peut très vite être la porte ouverte vers l'excès, les rêves improbables, les déceptions cuisantes et l'imposture possible... Car on entre alors dans le domaine de l'ascendance mentale d'un être sur un autre, un pouvoir quasi illimité, où tout devient possible, où tout est permis, et dont certains ne se privent pas de jouer quasi impunément. La route devient alors extrêmement dangereuse. Certaines personnes deviennent, par besoin de crédibilité naïve de ceux qui les mettent d'eux-mêmes sur leur piédestal, des sectes à elles seules... avec toutes les dérives que l'on connaît. Assez étrangement, des intelligences par ailleurs élevées tombent dans ce piège subtil.

De l'histoire ancienne

Ce type de réaction enthousiaste, et naïve, remonte au temps de la découverte des arts martiaux de l'Extrême-Orient, par les pionniers européens et américains, prêts à tout suivre, à tout croire. Je me souviens moi-même de la stupéfaction, au début des années 1960, d'un expert japonais de renom, mais encore jeune (qui vit encore et ne s'en souvient sûrement plus), lorsque je le recevais à Strasbourg et que, quasi paniqués, nous ne savions comment dérouler un tapis rouge à quelqu'un qui ne pouvait être dans notre attente qu'un "maître", et qui nous expliquait que tout cela était de l'histoire ancienne et que ce qu'il était venu nous apporter tenait aujourd'hui du domaine du sport... Rire d'incrédulité chez lui, choc et déception

POUVOIR ASSUMER

Roland Habersetzer Hanshi, 9e dan du Gembukan, Japon.

chez nous (mais certes un superbe stage sportif !). J'ai eu le temps depuis de scanner avec une prudence tempérant l'enthousiasme de mes débuts suscité par la soif du parfait, d'autres "maîtres" approchés (et respectés par ailleurs en tant qu'hommes et experts). L'expérience m'a rendu bien plus circonspect. Et en la matière (comme dans d'autres...) j'ai aussitôt mis la barre très haut. Il faut dire que j'avais tant aimé l'ouvrage de Jean Lucien Jazarin "L'esprit du Judo : entretiens avec mon maître", en acceptant de rester dans une représentation du maître parfait, quelque part inaccessible. Oui, un tel maître serait le mien, et je saurai le reconnaître... N'avais-je pas lu quelque part que "lorsque l'élève est prêt, le maître arrive" ?

Le respect de la tradition

Je n'ai pas suivi très longtemps UN maître, même s'il m'est, heureusement pour mon évolution, arrivé d'en reconnaître deux ou trois dans ma vie. Je pense que le plus grand hommage que j'aie pu leur rendre est d'avoir du moins essayé de faire fructifier les graines qu'ils avaient plantées en moi. Ce que le dernier de ces maîtres a eu le temps de reconnaître avant de mourir, en me conférant le titre de Soke (1) pour ma ligne, dans le respect donc de la pure tradition japonaise. Mais il est toujours resté "lui", et moi j'ai pu devenir "moi". Grâce à lui. Parce qu'il a pleinement joué son rôle d'éveilleur et de passeur.

D'ici à dire que j'ai été impressionné est peut-être beaucoup dire, tout maître restant toujours un être humain, avec ses faiblesses. Mais j'ai été largement incité à suivre des traces que je trouvais belles, en adaptant à ma pointure, en calquant le rythme sur ce que je pensais pouvoir être le meilleur pour ma propre démarche. Je n'ai jamais cherché à imiter. Le maître, que j'ai reconnu comme tel, parce que quelque chose me disait au fond de moi que je pouvais lui faire confiance (tout en restant vigilant), m'a laissé devenir "moi" à travers ce qu'il m'enseignait. Même si cela ne fut pas toujours facile, ou évident, ni pour lui ni pour moi. Probablement quelques lacunes dans le message perçu d'un point de vue culturel différent, qui est toujours resté le mien, n'ont-elles pas facilité les choses. Je n'ai jamais eu une sorte d'admiration servile (c'est dans ma nature), ›

et nous en sommes parfois arrivé à des tensions. Probablement, à la réflexion, cela faisait-il aussi partie des tests... En me permettant ce qu'il m'a lui-même permis, je peux confirmer aujourd'hui le véritable statut de maître de cet homme. Du moins dans ma vision adulte des choses. Ma vision personnelle. Parce qu'il m'a permis d'adapter son message, d'écrire le livre de ma vie en acceptant finalement de s'effacer derrière l'alphabet transmis.

L'idée de la maîtrise

J'ai l'âge aujourd'hui, et j'ai, probablement, une certaine expertise dans quelques domaines de compétence, mais... qu'en est-il du reste ? Disons que je fais encore ce que je peux pour m'approcher de l'idée que je m'en était toujours faite de la maîtrise de (et dans) ce que l'on fait, mais pas pour m'affubler un jour d'une sorte de badge qui serait la reconnaissance de la fin d'un processus de maturation interne (une décoration à emporter dans mon cercueil ne changera rien à l'affaire), mais pour donner davantage envie de suivre les traces que je laisse forcément en avançant sur la route que je me suis choisie, et que je pense "juste". Traces de maître ou simplement d'homme de bonne volonté ? Y a-t-il une différence ? Si, pour s'engager dans ces pas, l'autre a besoin de se dire que ce sont les traces d'un "maître", sinon il ne s'y engagerait pas, alors... Si c'est là une condition d'efficacité... Et c'est cela seul qui compte. Je m'imagine assez bien l'élève (et, à ce niveau, l'adepte) tiré vers le haut par le label de maître qu'il a lui-même donné à celui qu'il veut suivre, et ce dernier laisser faire pour le bien du premier. Pour une question d'efficacité. Et si ce maître garde ce sourire interne, garant de modestie et d'humilité, c'est acceptable. Problème : le label, dont on peut s'emparer sans scrupules, peut aussi tirer le crédule vers le bas.

Les moteurs d'action pour ce type de "maîtres" sont vanité, et intérêt. Il y en a. Faisant allègrement fi du sens des responsabilités qui devraient les écraser au niveau où ils acceptent d'être placés. Un peu comme le grade en Budo: j'ai toujours pensé que de l'avoir était une chose, mais que de l'assumer ensuite serait le plus difficile.

La richesse du bagage technique est un strict minimum pour pouvoir transmettre, mais il faut encore bien autre chose pour "donner un sens" à la technique, fut-elle parfaite.

La véritable perfection

Je me cramponne à la vision du grade, et donc de la progression vers la perfection, qu'avait Funakoshi Gishin, père du Karaté Shotokan, et qu'il convient de rappeler ici (l'échelle des grades s'arrêtait en ce temps au 5è dan) : lorsqu'on lui demanda un jour ce qui pouvait bien distinguer un homme « normal» de cet autre, qui suivait la Voie, à la recherche du Tao, et dont il avait coutume de parler à tout propos, il répondit ceci : « Lorsque l'homme du commun est reçu à l'examen du 1er dan, il se redresse avec fierté devant les membres du jury, puis court annoncer la bonne nouvelle à sa famille; lorsqu'il réussit le 2è dan, il grimpe sur la plus haute éminence qu'il puisse trouver pour en crier à la ronde la distinction qu'il vient d'obtenir; et lorsqu'il passe le 3è dan, il saute dans sa voiture et sillonne la ville en klaxonnant frénétiquement pour fêter l'événement... Un homme qui sait reconnaître la Voie agit différemment; au 1er dan, il incline la tête en signe de reconnaissance; il reçoit son 2è dan en se voûtant un peu plus encore en signe d'humilité; et lorsqu'il reçoit son diplôme de 3è dan il s'incline jusqu'à terre, confus, avant de s'éclipser discrètement, tant il mesure maintenant ce qui le sépare de la véritable perfection. »

Non, la dimension à donner au mot de "maître" n'est pas facile à établir... Parlons- nous invariablement du même contour de "maître" valable pour tous les élèves ?

Quel est le rôle d'un maître ? Eclairer la route avec constance et détermination, montrer la direction où il faut porter le regard, mais sans pointer sur ce qu'il faut y voir

La seule évidence à mes yeux est qu'on ne peut être maître que dans le regard des autres. On ne décide pas soi-même d'être un maître (ou alors il faut s'écarter de cette catégorie-là, vite...). Le problème est qu'on vit dans un monde qui octroie des labels pour tout, qui décident de notre confiance (souvent aveugle) envers ceci ou cela, untel ou untel. Mais qui peut donner le label ? Qui peut donner, ou valider, l'étiquette ? Venant de qui, cette quittance fera-t-elle indiscutablement autorité ?

La compétence d'un maître

Y a-t-il un âge pour être maître ? Combien de temps dure la brillance de la maîtrise ? Un maître reste-t-il un maître s'il ne peut plus rien démontrer, techniquement, dans son art martial ? Que peut représenter un "maître" aujourd'hui pour des générations du tout numérique, dont les rêves lointains se comptent en quelques années, voire en quelques mois à peine ? Quel est le panel de compétence d'un maître ? En la matière, on attend plus que de l'excellence technique ou des discours vagues, très vite flous dès que l'on voudrait les voir préciser. Le bagage technique est un minimum, auquel doivent s'ajouter des dispositions pédagogiques réelles (et une volonté pédagogique) et une connaissance culturelle de tout ce qui touche de près comme de loin à ce que l'on prétend enseigner, dès lors qu'on ne se limite pas à une simple gestuelle (ce qui serait indigne d'un vrai... "maître"). Et puis... surtout, aussi, le charisme... On l'a ou on ne l'a pas. Cela fait partie de ces choses qui ne se décrètent pas. A l'aune de tous ces critères, il faut bien admettre qu'il y a de toute évidence de nombreux "experts" dans le martial, au Japon comme hors du Japon. Mais combien d'entre eux passent le cap de la seule technique pour qu'on puisse les regarder avec l'impression d'être en présence d'un autre "gabarit d'homme" ? Je ne crois pas qu'il y ait un style de "maître de karaté" français et un autre qui serait japonais. Le problème est tout à fait le même, et il faut l'aborder avec le même souci d'analyse pour, absolument, raison garder. Je suis également persuadé qu'il n'y a pas de "profil" davantage (ou pire, d'office) estampillé "maître" là-bas qu'un autre profil qui pourrait l'être chez nous. Parfois un certain look, ou une manière de parler, suffisent à entourer certains personnages d'une aura qui ne résisterait pourtant pas à la moindre analyse. Cela s'est vu, et se voit toujours, hélas, souvent.

LE maître n'a pas le même visage pour les uns et les autres. Il varie, selon que l'élève le perçoit à ses débuts, ou davantage vers la fin de son parcours (j'ai toujours adhéré à la perspective d'évolution Shu-Ha-Li, omniprésente dans la tradition japonaise, mais que l'on voit si peu réalisée en pratique). Et puis, au niveau du "public", il y en a pour lesquels l'enseignement passe d'autant plus facilement qu'il reste spontané, léger, "naturel", d'autres pour lesquels il faut pontifier, en se donnant l'apparence du vrai "maître" (forcément austère dans l'imaginaire le plus répandu...). Peut-on suivre plusieurs maîtres ? En même temps ? Successivement ? Au final, formules, exigences et attentes des uns et des autres, sont multiples. Qui n'aident pas vraiment à graver toutes ces choses dans le marbre.

Quel est le rôle d'un maître ? Eclairer la route avec constance et détermination, montrer la direction où il faut porter le regard, mais sans pour autant pointer sur ce qu'il faut y voir, car la découverte ultime reste l'affaire de chacun. Sa mission ? C'est celle que lui-même se donne. Parce qu'il croit à ce qu'il peut apporter, mais aussi parce qu'il accepte de s'effacer derrière le message porté. On est maître pour servir, pas pour disposer d'un moyen de se faire valoir. Et n'est pas maître qui veut. S'affubler soi-même de ce titre est d'une prétention ridicule.

Le fond du problème est que l'homme (ou la femme, bien évidemment) reste toujours un homme (ou une femme). Mais s'il (ou elle) se qualifie ou se laisse qualifier de maître.

Un débat sans fin

Il y a tant de questions pour lesquelles je n'ai pas de réponses, mais cela ne m'empêchera jamais de me les poser. Et je ne vais pas en dire plus ici, pour ne pas paraître davantage iconoclaste lors d'une lecture superficielle de mes propos, et même irriter, j'imagine, quelques susceptibilités, ou ouvrir les portes à un débat stérile et sans fin.

Le rôle du sensei

J'aimerais faire une suggestion pour conclure: commençons à donner à nos plus jeunes karatékas (qui forment la grande masse des pratiquants de nos jours) le sens des proportions. En leur apprenant à appeler leur professeur Sensei (tout "simplement", alors que c'est déjà tout un programme), selon la tradition japonaise, et de leur laisser le soin d'aller, plus tard, à mesure de leur maturité dans la vie, un peu plus loin dans leurs appréciations.

Il faut leur enseigner alors qu'il est encore temps comment rester mentalement libres dans toute cette surenchère qui leur est quotidiennement jetée à la figure, pour garder une vision juste des vraies valeurs. Nos Sensei sèmeraient de quoi les faire devenir un jour des hommes et des femmes "droits", responsables de ce qu'ils font, dans un comportement où se profilera peut-être aussi une gestion juste (une... maîtrise ?) des choses de la vie. Je crois que cela serait un très beau projet de société, à développer dans nos dojos. Un vrai challenge pour changer enfin la donne, lorsque cette génération serait parvenue à l'âge adulte. Mais il faudrait le faire très vite...

Roland Habersetzer
Hanshi, 9e dan du Gembukan, Japon
Soke du Tengu-no-michi

(1) Soke: fondateur d'un style (Ryu) d'art martial. Titre donné à Roland Habersetzer en 2006 par feu Sensei Ogura Tsuneyoshi, pour son "Tengu-ryu".

(Les photos montrant Soke Roland Habersetzer, ainsi que celle qui avait illustré ses propos dans le numéro précédent de "Dragon", sont de Isabelle Jans, ceinture noire "Tengu" du dojo de Halle (Belgique).

Hiroo Mochizuki

PARTAGER ET TRANSMETTRE

Hiroo Mochizuki, né le 21 mars 1936 à Shizuoka (Japon), est un spécialiste des arts martiaux japonais. Son père, Minoru Mochizuki, un maître d'arts martiaux très renommé, fut l'élève de Jigoro Kano et de Morihei Ueshiba. Professeur diplômé d'État, médaillé d'or Jeunesse et Sport, expert fédéral auprès de la FFKDA, Hiroo détient les grades suivants : 9e dan de karaté, 8e dan d'aïkido, 8e dan de jujutsu, 7e dan de iaido, 3e dan de judo. Il est le fondateur du Yoseikan Budo.

Dans notre société, il faut faire preuve de créativité et d'adaptabilité. Le Budo favorise l'épanouissement de la personnalité. Il peut aider à cimenter la société car c'est une école de vie qui permet aux gens de se rencontrer et de mieux se connaitre. Comprendre les autres pour les respecter, c'est essentiel. C'est le message que Hiroo Mochizuki essaie de transmettre.

Dragon Magazine : Comment définir le Karaté ?

Hiroo Mochizuki : Si l'on s'en tient à son origine historique, les plus anciennes calligraphies attestent qu'il s'agissait d'une méthode de Budo chinoise introduite dans l'île japonaise d'Okinawa :

KARA = Chine

TE = méthode

Pendant la seconde guerre mondiale, le Japon étant en conflit avec la Chine, les Japonais ont modifié ces calligraphies tout en conservant la même prononciation :

KARA = vide

TE = main

Cette version sans référence aux racines était moins polémique.

Avant tout, pour moi le karate est une émanation du Budo – que les Chinois prononcent Wushu.

Le karate sportif en est une facette. En général l'activité sportive se limite au lieu de pratique et les sports de compétition favorisent peu la créativité bridée par la nécessité de respecter une règlementation spécifique. Par contre, dans l'esprit du budo, comme un samouraï il faut être capable de réagir en toute situation et surtout être polyvalent. Dans un combat où la vie est en jeu, il faut savoir utiliser tous ses acquis techniques, mais aussi improviser, inventer et mettre en œuvre ses ressources mentales, parfois privilégier le dialogue ou la ruse pour neutraliser l'adversaire. Pour pouvoir s'adapter, il faut un esprit martial. Tout cela a des applications dans la vie de tous les jours, dans le monde contemporain. Par exemple lorsqu'une société ferme ses portes, il faut pouvoir rebondir. Celui qui est limité par une seule compétence ne se remet pas en question ou ne prend pas de risques et peut se trouver pénalisé.

Le sport est bénéfique pour les jeunes qui trouvent là un terrain pour dépenser leur énergie et peuvent se fixer des challenges en se confrontant physiquement aux autres pratiquants. Mais cette période de la vie révolue, il faut se tourner vers le budo.

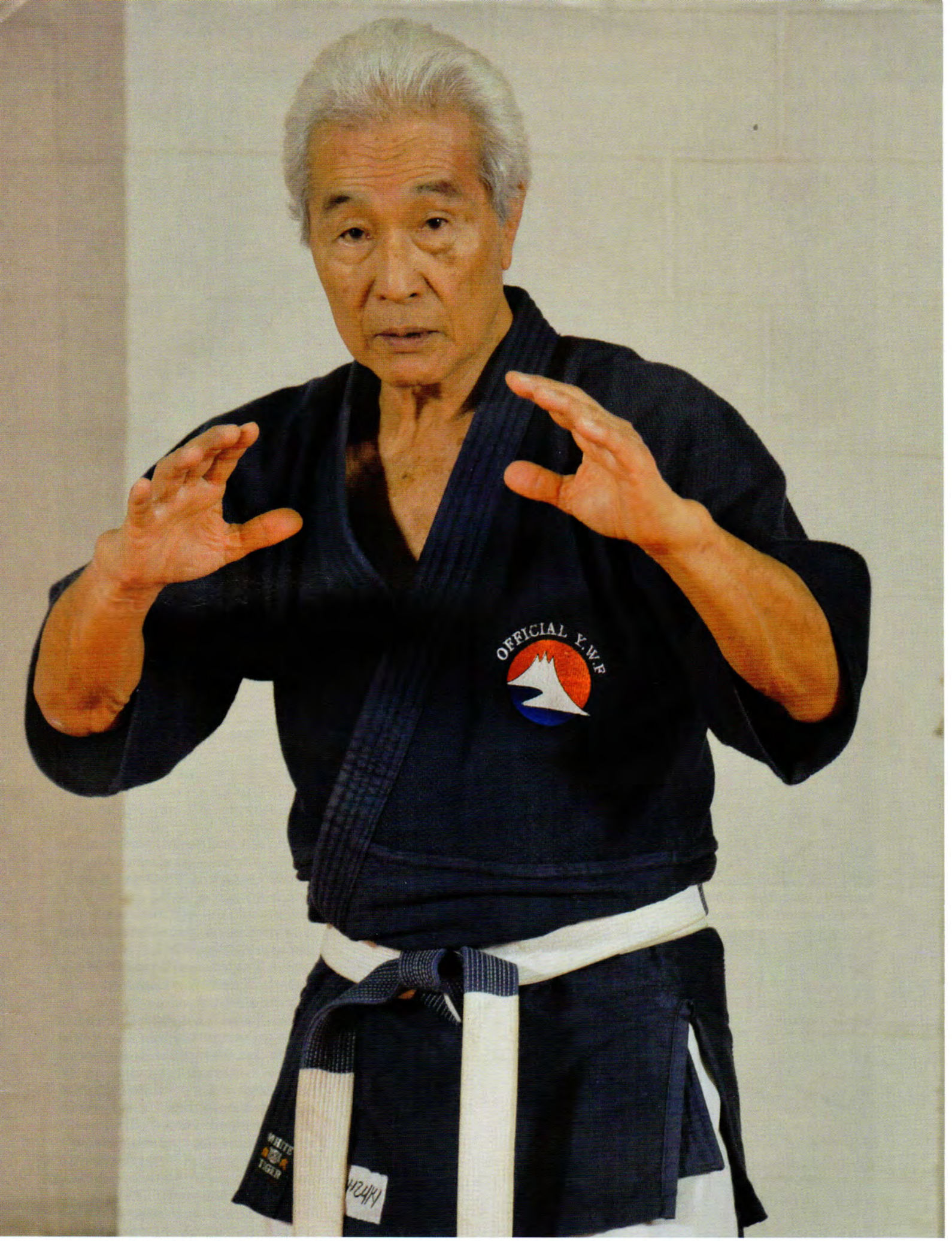
D. M. : Qu'est-ce qu'un maitre de karaté, quel est son rôle ? sa mission ?

H. M. : Que l'on parle de Karate ou plus généralement de Budo, un Maître est quelqu'un qui a une expertise technique et un niveau supérieur de pédagogie, mais aussi qui est animé par l'esprit du Budo, l'esprit de paix. Dans le passé les arts martiaux étaient dirigés vers la guerre. Mais Il n'y a pas d'avenir sans la paix. En société, le dialogue passe par la parole. Un maître d'arts martiaux dialogue avec tout son corps à travers l'échange d'énergie avec son partenaire, il doit communiquer une sensation de bienveillance. Le langage corporel est universel. Vous pouvez ainsi transmettre un message de paix à travers votre pratique martiale.

Tout enseignant, qu'on le nomme éducateur sportif ou maître, a une responsabilité et un rôle à jouer. Il peut être à l'écoute, conseiller, accompagner le pratiquant dans le sens positif pour la société et pour lui-même, stimuler sa créativité et ouvrir son esprit aux autres.

D. M. : Y a-t-il une différence entre un maitre de karaté japonais et un maitre occidental ?

H. M. : Non, pour moi il n'y a pas de différence fondamentale. Un Maître est un ›



Hiroo Mochizuki, 9e dan de karaté, 8e dan d'aïkido, 8e dan de jujutsu, 7e dan de iaido, 3e dan de judo, fondateur du Yoseikan Budo.

Maître Hiroo Mochizuki avec ses deux fils, Mitchi à gauche, Kyoshi à droite sur la photo.

J'ai pratiqué le kendo et le judo avec mon père, l'aïkido, le jiu-jitsu, la boxe, les armes traditionnelles avec d'autres maîtres : dans toutes ces techniques, il y a des points communs

Maître. Dès 1957 j'ai rencontré le Maitre d'armes français M. Lamotte, très connu à cette époque, un ami de mon père. Puis Monsieur Laffont, un Maître de boxe française également renommé.

Un jour il nous a montré le coup de pied circulaire fouetté de boxe française (Mawashi Geri en karaté), le buste complètement penché. En Karaté Shotokan, j'avais l'habitude de l'exécuter le buste droit. Je lui ai demandé d'appliquer cette technique sur moi pour voir si malgré ce « défaut » elle était puissante on non. Il l'a fait lentement sur mon bras en position de blocage haut. Je lui ai alors demandé d'attaquer franchement. Il m'a dit « Attention » avant d'attaquer. Boum ! Une grande puissance... qui m'a déstabilisé.

Un autre jour, lors d'un combat je me suis mis en position basse Gedan Barai. Il m'a assené un coup de pied sur le tibia et enchainé un coup de poing au visage, je n'ai pas eu le temps de réagir. J'ai alors commencé à me poser des questions sur ma propre pratique de karaté et cela m'a aidé à progresser. De retour au Japon pour terminer mes études, je suis allé m'entrainer quelque temps en boxe anglaise chez un ancien champion, M. Kushida, à la demande de mon père. Mais c'était loin de chez moi, à Tokyo. J'ai finalement trouvé un club Wado-Ryu tout proche.

Et là, surprise, en exécutant le Mawashi Geri le professeur penchait le buste et esquivait. J'ai pensé : « Ce n'est pas possible, c'est de la boxe française ! » De là j'ai commencé le Wado-Ryu.

J'y ai appris les coups de pied bas avec le bol du pied frappant le tibia, c'est plus efficace.

Me Ohtsuka, fondateur du Wado-Ryu, pratiquait aussi le jiu-jitsu et le sabre. Personnellement j'ai pratiqué le kendo et le judo avec mon père, l'aïkido, le jiu-jitsu, la boxe, les armes traditionnelles avec d'autres maîtres. Cela suppose une certaine capacité d'adaptation, mais dans toutes ces techniques il y a des points communs, en particulier le travail de la puissance. Quand on a compris le principe de la diffusion de l'onde de choc, on comprend tout.

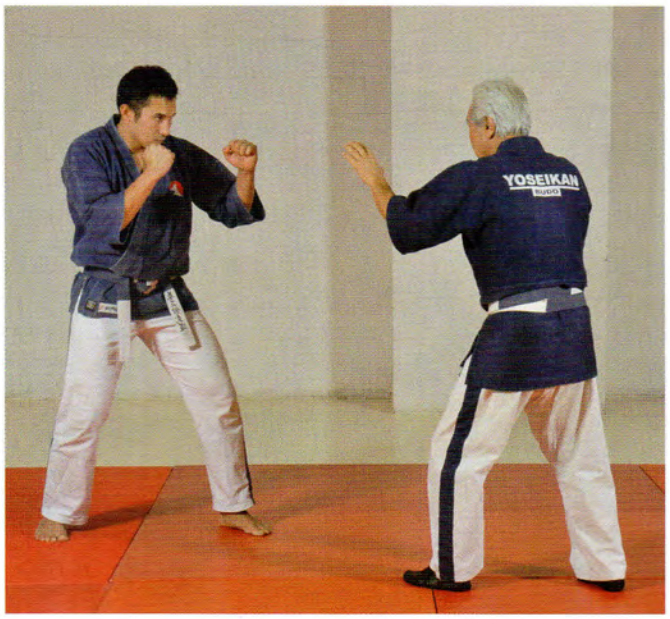
Le Budo est un, ce que je traduis par la formule 1 = infini

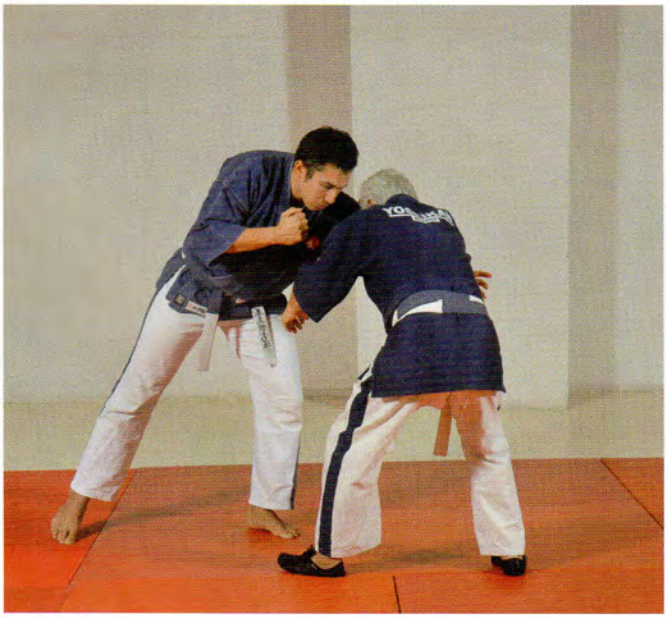
D. M. : Un maitre transmet-il ce qu'il a appris ou le transforme-t-il ?

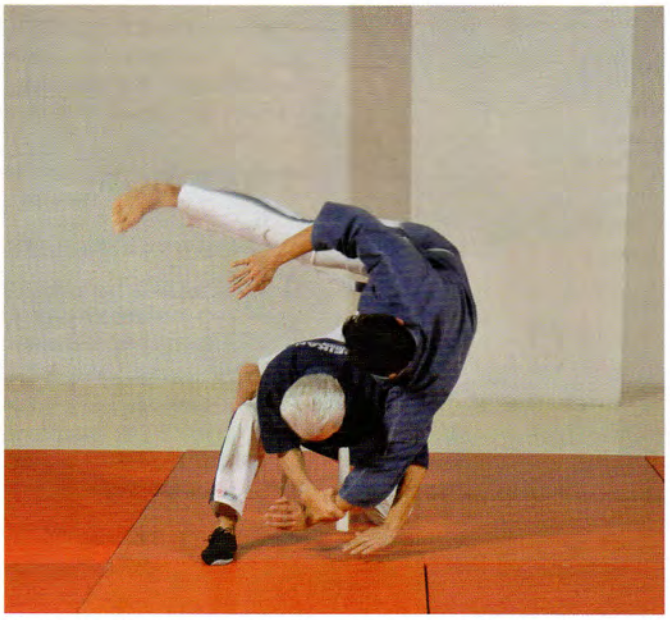
H. M. : La tradition est intéressante et respectable, elle constitue les racines, mais il ne faut pas piétiner.

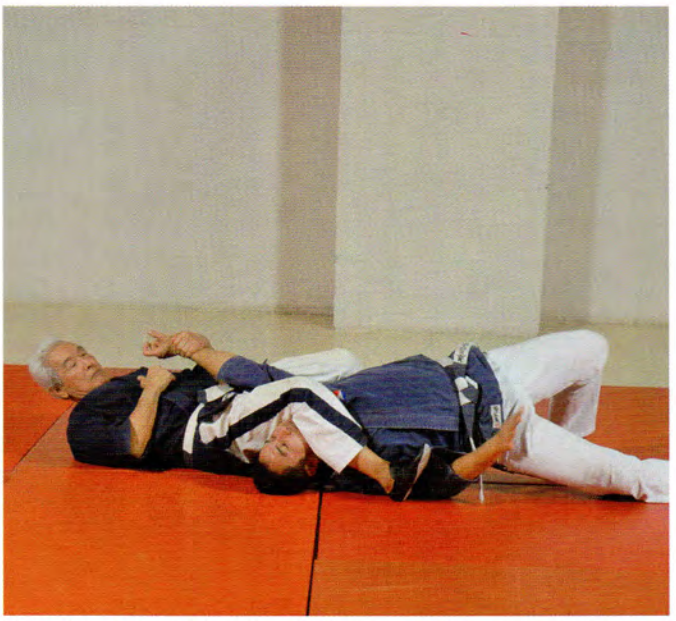
Lorsque j'avais 7 ans, ma famille était en Chine, en Mongolie intérieure. Il n'y avait pas de dojo. Mon père avait apporté un shinaï et m'initiait au kendo dans le jardin de la maison. J'ai jeté un coup d'œil à des copains qui nous observaient de l'extérieur. Mon père m'a donné un coup sur la tête pour sanctionner mon inattention. Cela faisait partie de l'éducation et c'est comme ça que j'ai appris dès cet âge à respecter la tradition.

Pour autant, mon père, qui fût le disciple des plus grands maîtres japonais de son temps : Jigoro Kano, Moriheï Ueshiba, Kyuzo Mifune... auxquels il faisait ›





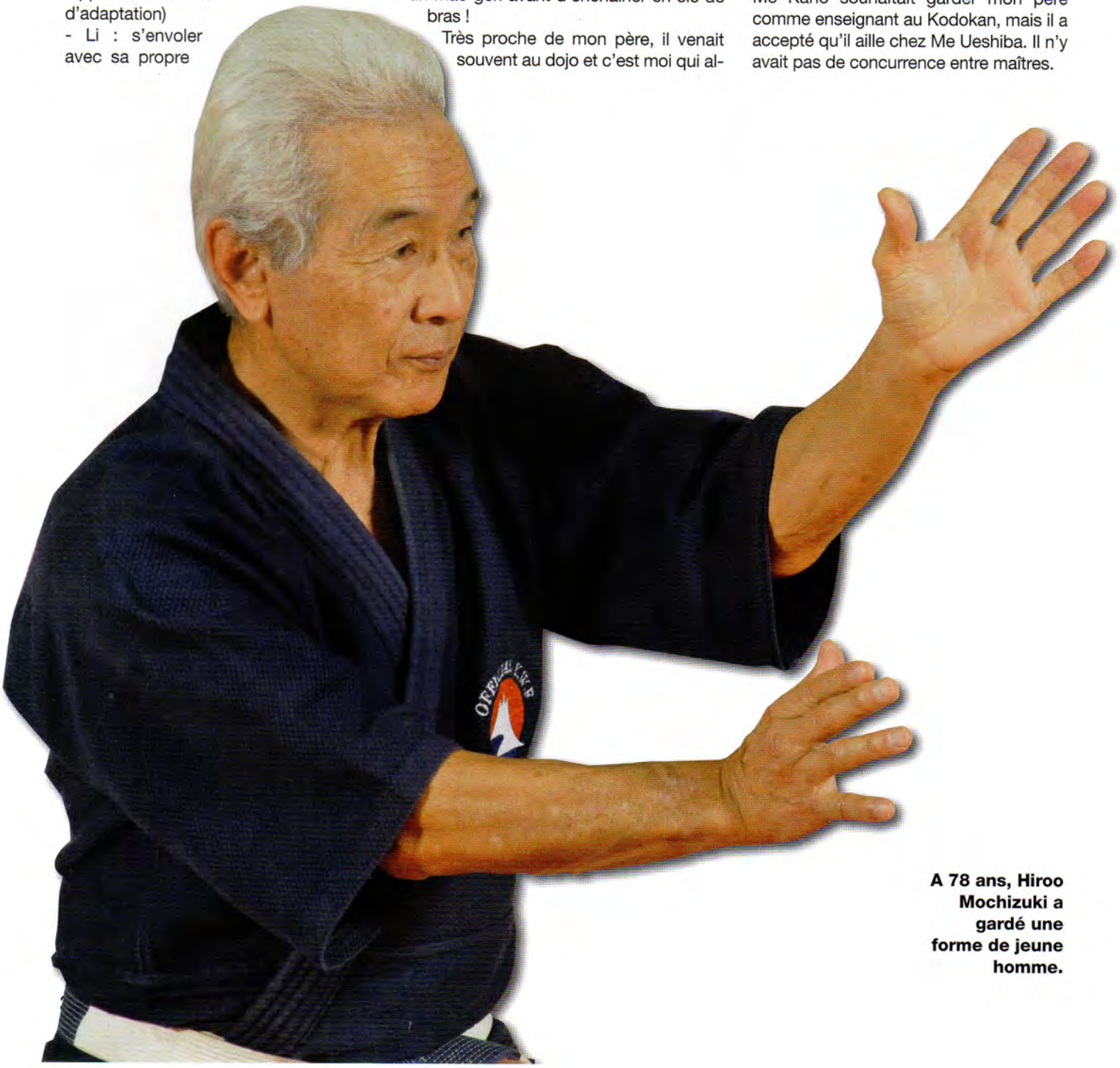




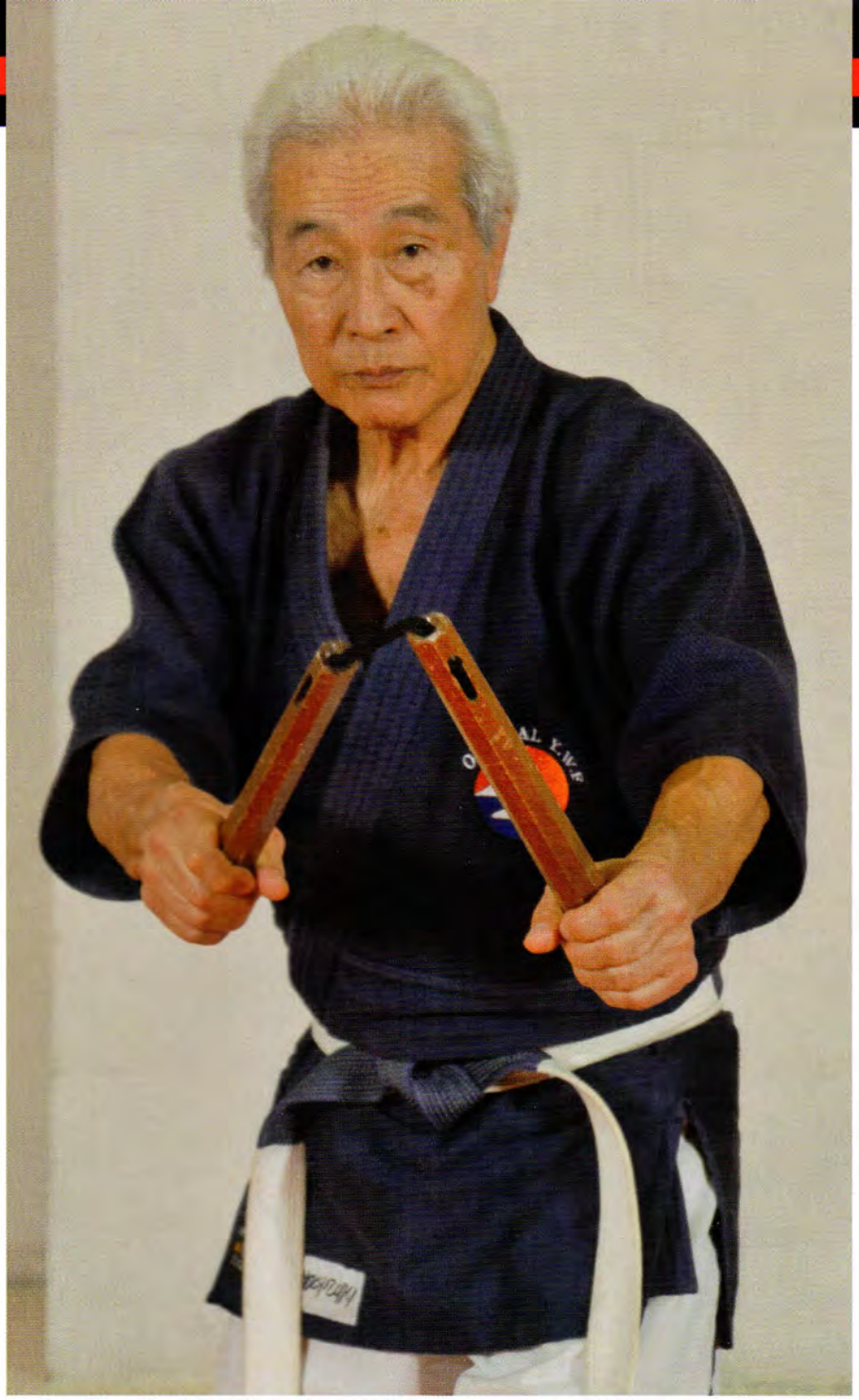
Sur une attaque directe du poing avant de Mitchi Mochizuki, Maître Hiroo Mochizuki bloque, réalise une projection, et termine au sol par une clef de bras.

souvent référence, n'a eu de cesse toute sa vie de réinterpréter le bagage technique acquis auprès d'eux.
C'est cet esprit qu'il m'a transmis et que je souhaite transmettre à mon tour à mes fils.
Mon père lui-même a créé l'Aiki-jujitsu. Dès l'âge de 18 ans il m'a donné pour mission de chercher à réaliser l'objectif qui lui était cher : une synthèse des arts martiaux. Cela m'a mené à la création du Yoseikan Budo.
La base de pensée des arts martiaux réside dans le triple concept Shu-Ha-Li
- Shu : rester à l'intérieur de l'œuf, y puiser les nutriments nécessaire à la survie (continuer à pratiquer de la même façon que l'a enseigné le professeur)
- Ha : casser la coquille (développer ses facultés d'adaptation)
- Li : s'envoler avec sa propre force comme l'oiseau qui évolue librement (réalisation personnelle)

D. M. : Avez-vous suivi un maitre ?
H. M. : Pas spécialement, mais j'ai naturellement été inspiré par mon père et marqué par d'autres maîtres.
Maître Michihara, enseignant de Wado-Ryu et élève de Me Ohtsuka nous demandait de suivre parallèlement les autres styles : Goju-Ryu, Shito-Ryu, Shotokan... Il nous faisait travailler Sanchin, un kata de style Goju-Ryu. Véritable budoka, il pratiquait aussi le Ju-Jitsu.
Maître Ueshiba, le créateur de l'Aïkido, utilisait aussi des atémis dans sa pratique, avant une entrée de clé ou de projection, pour bloquer la respiration de l'adversaire. Un jour, à ma grande surprise, il m'a placé un mae-geri avant d'enchainer en clé de bras !
Très proche de mon père, il venait souvent au dojo et c'est moi qui allais le chercher à la gare et qui le raccompagnais. Il voulait toujours arriver une heure avant le départ du train. Il s'asseyait tranquillement et discutait avec tout le monde. C'était un « gentil pépé », il était naturel et me traitait d'ailleurs comme son petit-fils. Pourtant c'était un grand maître. Il inspirait le respect mais il était toujours d'une grande simplicité, portant tantôt un hakama blanc, tantôt bleu ou marron : cela n'avait pas d'importance pour lui. Alors lycéen et champion de judo, j'étais impressionné par son niveau, sa technique, son énergie !L'homme était naturellement modeste, sans tricherie, il ne montrait pas sa valeur à l'extérieur du dojo. Mon père a été son assistant après avoir été celui de Maître Kano, le fondateur du Judo.
Me Kano souhaitait garder mon père comme enseignant au Kodokan, mais il a accepté qu'il aille chez Me Ueshiba. Il n'y avait pas de concurrence entre maîtres.



A 78 ans, Hiroo Mochizuki a gardé une forme de jeune homme.



Maître Mochizuki pratique le maniement des armes, ici le nunchaku.

D. M. : Comment imaginez-vous le karaté dans 20 ans et quelle aura été votre part dans cette évolution ?

H. M. : Bernard Bilicki explore avec talent la voie de la self-défense. Jean-Pierre Lavorato est un artiste, son style évoque le sabre, il a dépassé la technique académique. Serge Chouraqui évolue avec une grande fluidité qui s'apparente à celle de l'Aïkido. Dominique Valéra a su innover avec brio dans un registre contemporain en introduisant des techniques de boxe et même des projections, avec son réalisme et sa liberté d'expression.

Tous expriment beaucoup de personnalité et je pense que cela va bien évoluer dans la direction du Budo. Beaucoup de karatékas vont aller dans ce sens. Francis Didier, Président de la Fédération, l'a bien compris. Il a su l'ouvrir et lui donner une nouvelle impulsion en validant son actuelle dénomination : FFKDA, fédération française de karate et disciplines associées.

Dans notre société, il faut faire preuve de créativité et d'adaptabilité. Le Budo favorise l'épanouissement de la personnalité. Il peut aider à cimenter la société car c'est une école de vie qui permet aux gens de se rencontrer et de mieux se connaitre. Comprendre les autres pour les respecter, c'est essentiel.

On peut parfois taquiner les gens mais certains sont plus sensibles. En développant sa capacité d'écoute, on évite des erreurs. Le respect mutuel s'apprend dans les dojos, que ce soit de Karaté, d'Aïkido ou de Judo. Cela fait partie intégrante du rôle éducatif de l'enseignant.

C'est le message que j'essaie de transmettre. Parallèlement je tente de mettre à profit mon expérience personnelle pour accompagner les karatékas vers la polyvalence. Partager et transmettre ...

Maître Mochizuki et les stagiaires du séminaire Yoseikan de Méru le 23 janvier 2015.

Dominique Valéra, 9e Dan de Karaté de la Fédération Française De Karaté et Disciplines Associées 9e Degré de Full Contact

ENSEIGNER UN ART DE VIE

Dominique Valéra (né le 18 juin 1947 à Lyon) est un karatéka français, 9e dan de karaté et 9e degré de full-contact. Champion du monde de Karaté par équipes en 1972, il se consacre au full contact à partir de 1975 et lance cette discipline en Europe. Puis il crée le Karaté Contact, qu'il dirige aujourd'hui au sein de la FFKDA.

Attaque du coup de pied circulaire Mawashi-Geri de Dominique Valéra sur Serge Chouraqui.

Pour Dominique Valéra : « Un karaté uniforme pour tous ne m'intéresse pas ! Par contre, être capable d'enseigner et de divulguer un karaté différent suivant la morphologie, l'âge et les motivations de chacun... ça , ça m'intéresse ! Car un pratiquant qui s'ennuie dans sa pratique est une personne que l'on perdra à plus ou moins longue échéance. »

Dragon Magazine : Qu'est ce qu'un maître de karaté ?

ue Valera : C'est comme un spé-
ans le domaine juridique, en pein-
musique ! Là en l'occurrence,
Arts Martiaux. C'est une per-
ui a acquis beaucoup d'expé-
de technique, et qui peut se
e d'enseigner son savoir aux au-
esseurs et élèves, en n'étant de
on qu'un maillon d'une immense
humaine de spécialistes de
ed. Il ne divulgue pas seulement
, mais un code de vie.

Quelle différence entre un maître de karaté japonais et un maître de karaté occidental ?

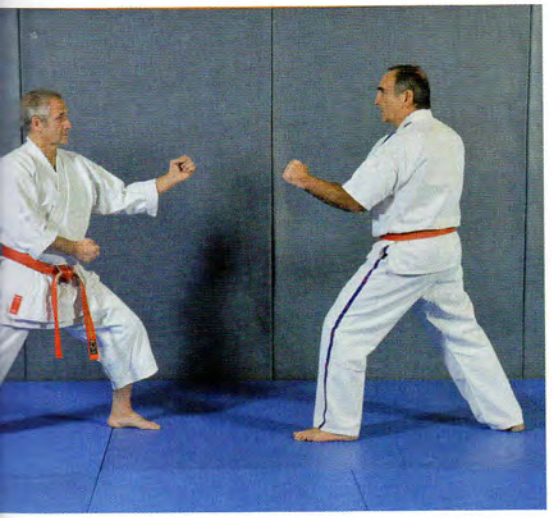
D. V. : Les Maîtres japonais nous ont enseigné des techniques de poings et de pieds, alors que les Maîtres de karaté français enseignent un art de vivre avec des valeurs et des fondamentaux qui correspondent à notre système de vie.

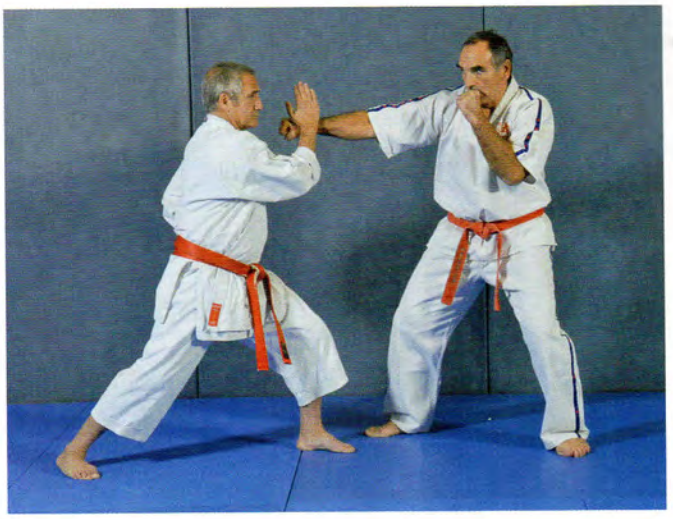
D. M. : Un maître de karaté doit-il transmettre intégralement et exclusivement ce qu'il a appris, ou doit-il le transformer ?

D. V. : Il existe les deux, c'est à dire celui qui transmet par mimétisme, ne voulant en aucune façon dénaturer ses acquis, et celui qui apporte sa pierre à l'édifice ajoutant sa touche personnelle, surtout dans les interprétations techniques pour correspondre davantage à l'époque dans laquelle on vit.

D. M. : L'enseignement d'un maître s'arrête-t-il aux portes du dojo ?

D. V. : Je pense que c'est un code de vie personnel mais qui doit rester en accord et en harmonie avec les autres. Dans mon enseignement par exemple, j'explique qu'au dojo, toute l'année, nous sommes ›





Dominique Valéra réalise l'enchainement suivant : attaque oï -tsuki, coup de poing direct en avançant, bloqué par Serge Chouraqui, puis se désaxe et attaque d'un coup de pied circulaire mawashi geri de la jambe arrière.

s cours doivent être variés, olutifs, ludiques, sinon, les ants qui sont quand même elève et l'avenir, fèreront la Play Station et jeux vidéo

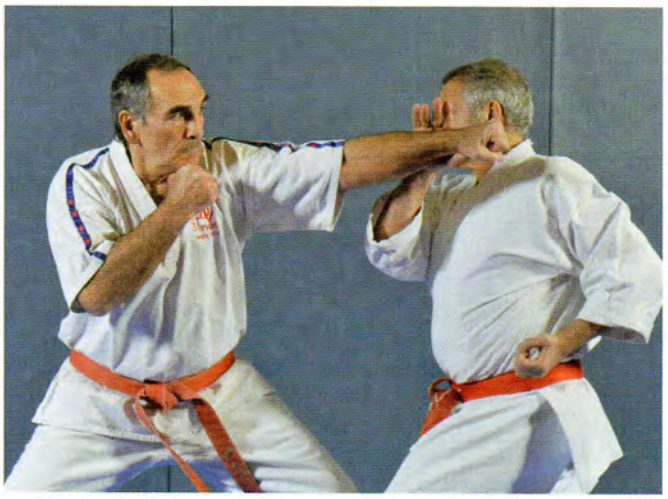
l'un avec l'autre, et que le temps très court des compétitions, nous sommes l'un contre l'autre.

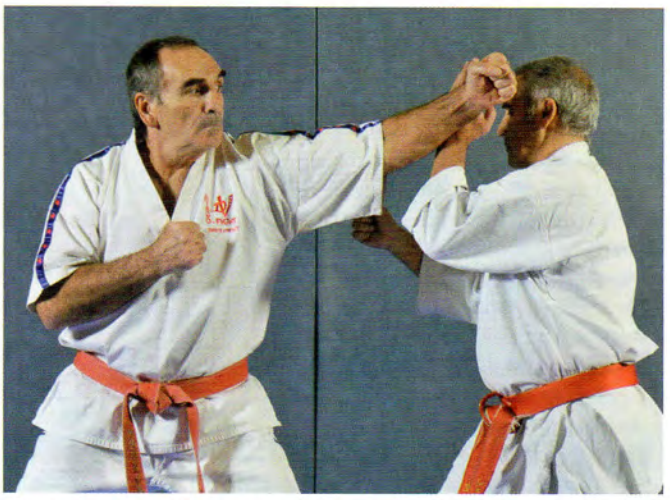
D. M. : Avez -vous suivi un maître ?
D. V. : Non, j'ai suivi des profs différents qui m'ont apporté de ce fait différents choses, mais pas de maître. Je me souviens de la gentillesse de Maître Oyama à Tokyo, et le formidable accueil de Tani Senseï à Kobé. J'ai aussi rencontré très tôt Maître Hiroo Mochizuki, puisqu'il m'a fait

Dominique Valéra réalise une attaque ura-mawashi geri.

passer ma ceinture noire en 1964. Il est devenu un grand frère martial 50 ans après. Il m'a suivi dans tout mon parcours, mes recherches, surtout depuis les évènements de Long Beach, en 1975, ou il comprit parfaitement mon problème avec certains traditionalistes japonais qui voulaient mettre une barrière à mon ascension dans la hiérarchie du karaté mondial de la WUKO. Celle- ci n'était dirigée à l'époque que par les Japonais.

D. M. : Quel sera l'état du karaté dans 20 ans, et quel aura été votre empreinte ?
D. V. : Dans 20 ans le karaté se pratiquera de moins en moins, si on reste sur un enseignement qui ne correspond plus à la réalité de la vie, et à notre société. Les cours doivent être variés, évolutifs, ludiques, sinon, les enfants qui sont quand même la relève et l'avenir, préféreront la Play Station et les jeux vidéo.
J'aurai eu au moins le courage de sortir du troupeau pour ne plus être un mouton qui pratique une discipline de combat qui ne correspond plus à notre époque. Un karaté uniforme pour tous ne m'intéresse pas ! Par contre, être capable d'enseigner et de divulguer un karaté différent suivant la morphologie, l'âge et les motivations de chacun... ça , ça m'intéresse ! Car un pratiquant qui s'ennuie dans sa pratique est une personne que l'on perdra à plus ou moins longue échéance.





Technique de bras réalisée par Dominique Valéra selon la forme du karaté contact, le bras arrière étant en protection : kisami-tsuki coup de poing direct avant, uraken attaque fouetté.